



HAL
open science

Préface

Jean-Marc Vercruysse

► **To cite this version:**

Jean-Marc Vercruysse. Préface. GRAPHE 29 : Caïn et Abel, Artois Presses Université, pp.7-14, 2020, 978-2-84832-380-0. hal-04292715

HAL Id: hal-04292715

<https://univ-artois.hal.science/hal-04292715>

Submitted on 17 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

préface

La thématique des frères ennemis est fréquente dans les civilisations de l'Antiquité. À titre d'exemples, citons l'assassinat d'Osiris par Seth en Égypte, les relations cannibales d'Atrée et de Thyeste en Grèce, le conflit politique entre Rémus et Romulus à Rome. *La Thébaïde* de Racine qui met en scène la rivalité des deux fils d'Œdipe, Étéocle et Polydice, est justement sous-titrée « Les frères ennemis ».

En choisissant Caïn et Abel comme thème pour ce nouveau volume de la collection *Graphè*, nous avons bien conscience de labourer un champ où la récolte a déjà été très fructueuse, en particulier dans le domaine de l'intertextualité. Parmi les études de référence, nous mentionnerons celle de Cécile Hussherr, *L'ange et la bête : Caïn et Abel dans la littérature*, parue en 2005, et la thèse de Véronique Léonard-Roques, *Caïn, figure de la modernité*, aux éditions du Rocher¹.

Il n'est de fratrie biblique plus célèbre que celle de Caïn et Abel. Anne-Laure Zwillling le souligne dans son essai *Frères et sœur dans la Bible. Les relations fraternelles dans l'Ancien et le Nouveau Testament* : « Tous les récits bibliques sont comme mis en abyme par le récit de Gn 4, qui fonctionne comme un miroir »². Il s'agit en effet d'un texte fondateur et primordial qui met en scène les premiers enfants du premier couple de l'humanité. Il appartient, à proprement parler, aux « récits de commencement », comme l'a bien montré Pierre Gibert³.

L'épisode de Caïn et d'Abel se situe donc au début de la Bible, juste après l'expulsion d'Adam et Ève du Paradis. Une plaque en ivoire d'éléphant, probablement de la cathédrale de Salerne, est une belle et fidèle illustration de la péricope constituée de seize versets⁴. L'objet, aujourd'hui conservé au musée du Louvre à Paris, est daté de la fin du XI^e siècle (vers 1084) et se présente comme un diptyque séparé au centre par une colonnette torsadée. En réalité, la plaque en ivoire renferme trois scènes bien distinctes (fig. 1).

D'un côté, les deux frères tendent leur offrande vers le Très-Haut. On remarquera la symétrie dans les attitudes, la similitude des vêtements et l'harmonie de la gestuelle. Un même sentiment fraternel unit les deux fils d'Adam et Ève. Au-dessus d'eux, la Main divine émerge d'un ciel figuré par un arc demi-concentrique finement sculpté ; elle cherche à se saisir de l'agneau porté par Abel, le pasteur, et montre ainsi sa préférence, alors que Caïn, l'agriculteur, offre, en vain, les prémices de sa récolte. La jambe d'Abel devant la colonnette fait le lien entre

¹ Cécile Hussherr, *L'Ange et la Bête, Caïn et Abel dans la littérature*, Paris, éditions du Cerf, « Littérature », 2005, et Véronique Léonard-Roques, *Caïn et Abel, Rivalité et responsabilité*, Monaco, éditions du Rocher, « Figures et Mythes », 2007. On citera également Isabelle Durand et Benoît Jeanjean (dir.), *Est-il bon ? Est-il méchant ? Variations sur le thème biblique des fratries*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Interférences », 2018 (en particulier p. 13-92).

² Anne-Laure Zwillling, *Frères et sœur dans la Bible. Les relations fraternelles dans l'Ancien et le Nouveau Testament*, Paris, éditions du Cerf, 2010, « Lectio divina » 238, p. 184.

³ Pierre Gibert, *Bible, mythes et récits de commencement*, Paris, éditions du Seuil, 1986, p. 110-112.

⁴ Cf. Danielle Gaborit-Chopin, *Ivoires médiévaux V^e-XV^e siècle*, Paris, Réunion des Musées Nationaux, 2003, p. 207-209, notice 58.

les deux parties de l'ivoire. De l'autre côté, le meurtre est représenté. Le texte biblique n'en précise pas la nature ; ici, Caïn est en train d'étrangler son frère, allongé à terre. Abel semble esquisser un cri mais il a déjà les yeux fermés. L'irréparable est commis. La violence et la mort s'immiscent dans l'histoire des hommes. La jalousie de Caïn entraîne l'intervention divine qui apparaît maintenant dans un large demi-cercle finement ajouré aux allures cosmiques et qui constitue la troisième scène. L'auréole divine déborde sur la moulure du cadre, signe sans doute de sa transcendance. Dieu repousse Caïn d'un geste accusateur. La même main qui naguère accueillait condamne maintenant.

En l'état actuel du texte, l'épisode se situe au chapitre 4 de la Genèse (Gn 4,1-16). Autrement dit, la désobéissance originelle du premier couple et son expulsion du jardin d'Éden (Gn 3) sont aggravées par le premier meurtre commis par l'un des fils. Mais les conditions de ce geste fatal s'expliquent aussi par le fait que justement les parents ont quitté le paradis où régnait l'harmonie entre l'homme et la divinité, où la violence n'existait pas encore. Du point de vue de l'histoire rédactionnelle, nous lisons, dans les deux chapitres, celui de la transgression et celui du meurtre, l'œuvre du même auteur où Dieu est nommé à travers le Tétragramme. Après la lutte de l'homme contre Dieu, c'est le combat de l'homme contre l'homme qui nous est donné à découvrir.

Mais le récit est assez bref et ne nous renseigne guère sur la personnalité des deux frères. En revanche, il pose de manière crue la question des relations familiales, de la place de l'autre dans sa différence et – thème moderne s'il en est – de l'égalité des chances. Il met en scène la naissance de la jalousie et de la violence qu'elle engendre. De nombreuses interrogations se font jour à la suite d'une lecture attentive. Caïn et Abel sont-ils jumeaux (à l'instar d'Ésaü et de Jacob) ? Pourquoi Dieu a-t-il préféré l'offrande d'Abel ? Comment comprendre l'énigmatique verset 7 ? Quelles sont les paroles que Caïn est censé avoir prononcées à son frère ? Et à quoi ressemble le signe protecteur que Dieu pose sur le front du meurtrier et qui est en quelque sorte la pierre tombale d'Abel ? En ouverture de ce volume, André WENIN dresse un état des lieux de toutes les aspérités du texte (en particulier narratives et philologiques) et retrace les grandes étapes de son exégèse. Il souligne également la parenté littéraire du passage, dans sa structure, avec le récit de l'Éden (Gn 2-3) et propose de voir dans la violence du frère aîné comme « un déni de fraternité ».

L'histoire de l'interprétation qui nous occupe s'ouvre sur une singularité. À l'exception d'une allusion deutérocanonique, l'épisode de Caïn et Abel ne fait l'objet d'aucune mention dans l'Ancien Testament ce qui laisse supposer qu'il n'a été intégré dans la Torah que tardivement⁵. Les écrits intertestamentaires, dès le II^e siècle avant J.-C., apportent des précisions au récit lapidaire de la Genèse. *Le Livre des Jubilés*, parmi d'autres, nous apprend que Caïn est mort sous les pierres de sa propre maison qui s'est effondrée car « c'est avec une pierre qu'il avait tué » Abel – allusion à la loi du talion⁶. Néanmoins, les commentaires rabbiniques reprochent à Abel de n'avoir pas tenté de s'expliquer avec son frère, sachant qu'il était animé d'une colère jalouse. Certes, Caïn a tué Abel mais tous les deux sont fautifs car ils ont été incapables de se parler, de s'écouter, de dialoguer.

⁵ La seule exception se trouve dans le livre deutérocanonique de la Sagesse (Sg 10, 3). Il s'agit d'une allusion car aucun nom propre n'est donné et le texte évoque la mort du meurtrier et non de la victime.

⁶ *Livre des Jubilés* IV, 31-32 (trad. André Caquot dans *Écrits Intertestamentaires*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1987, p. 657).

C'est en particulier leur absence de communication qui s'est soldée par un acte ultime de violence. Le mythe interroge sur le rapport à la différence, sur le fondement d'une société et son sens de la justice.

Plusieurs passages du Nouveau Testament, dans les évangiles mais aussi dans les lettres pauliniennes et catholiques, vont ancrer, et pour longtemps, Abel comme la figure emblématique du Bien et Caïn celle du Mal. Pourtant, le récit est marqué par l'ambiguïté. Les deux frères incarnent des valeurs opposées et paradoxales. Abel a reçu la bénédiction divine mais il meurt ; Caïn, dont le signe sur le front rappelle le crime qu'il a commis, reste en vie et, bien qu'exilé, connaîtra une descendance nombreuse. À l'appui notamment de l'*Épître aux Hébreux* (Hb 12,24), les Pères de l'Église livrent une lecture typologique de l'épisode. La mort inutile d'Abel annonce la Passion rédemptrice de Jésus. L'antagonisme entre les deux frères sera également compris par certains auteurs comme l'opposition entre juifs et chrétiens. Ambroise de Milan constitue un jalon important de la littérature des premiers siècles car il a rédigé le seul traité complet sur Caïn et Abel que la patristique nous ait transmis. Gérard NAUROY, grand spécialiste du père spirituel de saint Augustin, nous présente en détail l'exégèse ambrosienne. Elle s'inscrit toujours dans le sillage de Philon d'Alexandrie mais, au gré de nombreux détours, en propose une lecture originale et pastorale. Il faut espérer que Gérard Nauroy nous offrira bientôt la traduction complète de l'ouvrage qui manque en édition française. Quant à l'évêque d'Hippone, il verra dans la rivalité fratricide l'origine des deux cités qui, bien que mêlées et enchevêtrées l'une dans l'autre aujourd'hui, seront séparées au jour du Jugement. Caïn inaugure la cité terrestre qui prétend s'affirmer par elle-même et s'établir orgueilleusement dans le monde, telle la future Babylone, alors qu'Abel est l'image de la cité de Dieu, pèlerine sur la terre et tournée vers le bien et la charité⁷. Cette nouvelle interprétation marquera durablement la perception négative de Caïn, en particulier à l'époque médiévale.

Adeline LATIMIER-IONOFF illustre cette période en s'intéressant à l'usage des noms de Caïn et Abel dans le roman médiéval des XII^e et XIII^e siècles. Il s'avère que, dans les récits en vers, les deux frères s'inscrivent dans la tradition et servent à confirmer le caractère de tel ou tel personnage – simple référence que l'auteur ne juge pas utile de commenter outre mesure. Au contraire, dans les récits en prose, notamment dans les romans arthuriens, Caïn et Abel aident à valoriser l'idéal chevaleresque et concourent à donner ses lettres de noblesse au genre littéraire.

Avec la Renaissance, le récit va s'étoffer, s'amplifier et être lu à la lumière des événements du temps. C'est ainsi que, pour Luther, Caïn, l'hypocrite, devient le chef des catholiques persécuteurs (surnommés les Caïnites) et qu'Abel, le justifié, représente les protestants. Agrippa d'Aubigné reprendra cette identification pour lui donner une dimension épique dans *Les Tragiques*. Dans sa *Seconde Sepmaine* (suite de la *Septmaine* qui se situe après l'expulsion du paradis), le calviniste Guillaume Du Bartas se conforme à cette lecture mais il interprète surtout le récit d'Abel et de Caïn comme la domestication de la nature par l'homme. Après le

⁷ Augustin, *Commentaire de la Première Épître de S. Jean* V, 8 : « Il n'y eut pas de charité en Caïn ; et s'il n'y avait pas eu de charité en Abel, Dieu n'eût pas agréé son sacrifice. Tous deux ayant offert un sacrifice, l'un des fruits du sol, l'autre des petits de ses brebis, pourquoi, à votre avis, mes frères, Dieu a-t-il dédaigné les fruits de la terre et agréé les petits des brebis ? Dieu n'a pas regardé aux mains, mais il a vu dans le cœur. Voyant que l'offrande de l'un s'accompagnait d'envie, il détourna les yeux de son sacrifice. Donc, ce que Jean appelle les bonnes œuvres d'Abel, ce n'est rien d'autre que la charité ; et ce qu'il appelle les œuvres mauvaises de Caïn, ce n'est rien d'autre que la haine contre son frère » (trad. P. Agaësse, Paris, éditions du Cerf, « Sources chrétiennes » 75, 2011, p. 263-265).

meurtre, Caïn s'efforce d'échapper à la colère de Dieu par tout ce qu'il entreprend ; il devient en quelque sorte un héros tragique, comme le montre Vanessa OBERLIESSEN.

Puis, Paola PERAZZOLO nous conduit jusqu'à une époque charnière – de la fin du XVIII^e siècle à la Restauration – pour aborder, cette fois, le genre théâtral et l'opéra. La tragédie de Gabriel Marie Legouvé, *La Mort d'Abel* (1792), reflète le contexte de déchristianisation propre à la Révolution française. Elle s'apparente à une tragédie « profane » à sujet religieux qui met en scène un Caïn humanisé d'après les idéaux des Lumières, et implanté dans le contexte révolutionnaire d'une fraternité problématique. En 1810, l'opéra *Abel* de François-Benoît Hoffman, sur une musique de Rodolphe Kreutzer (créé en 1810 à l'Opéra, puis remanié et repris en 1823), témoigne de la résurgence du catholicisme après le Concordat et sous Napoléon I^{er}. Caïn y apparaît comme un simple instrument dans la lutte entre Bien et Mal, puisque sa chute est décidée par les puissances de l'Enfer. Ces deux exemples illustrent les relations qui lient et influencent écriture dramatique, société et politiques culturelles, au tournant des Lumières.

Le XIX^e siècle est, d'une certaine façon, l'âge d'or du mythe des deux frères, ou plus exactement une dimension prométhéenne du personnage de Caïn, inconnue jusque-là, s'y dessine peu à peu. À la Renaissance, l'image victimaire d'un Caïn injustement délaissé par Dieu était en filigrane, mais la révolte du frère aîné éclate au grand jour à l'époque romantique. Et c'est justement dans la partie des *Fleurs du mal* intitulée « Révolte » que Charles Baudelaire oppose « la race d'Abel » à celle de Caïn vouée à monter au ciel et à jeter Dieu sur la terre⁸. Maya HADEH examine la place des frères ennemis dans les poèmes en vers mais aussi en prose de Baudelaire, et s'interroge sur l'effet de miroir que projette le sort de Caïn sur la propre existence du poète.

Faut-il pour autant imaginer un Caïn repentant ? À partir de plusieurs représentations de la scène, juste après le meurtre, en particulier une gravure de Gustave Doré pour l'illustration de l'Ancien Testament, Pierre-Emmanuel MOOG s'interroge sur les remords qui, peut-être, anime finalement le meurtrier. Pour ce faire, il procède à une relecture minutieuse de la péripécie biblique et retrace le cheminement psychologique qui a poussé Caïn, dans un excès de violence, à commettre un acte jusque-là inédit dans l'histoire humaine – un homicide. Dans la Bible, Caïn prend conscience de sa faute quand Dieu l'interpelle. L'artiste doit choisir de le représenter dans une attitude précise s'il veut traduire en image ce moment crucial où le meurtrier se révèle à lui-même.

Le *Juif Errant* d'Eugène Sue (1844) présente une autre lecture du personnage, au-delà du crime et de la condamnation, en suggérant une réparation possible, comme nous le montre Magalie MYOUP. Une filiation s'établit d'emblée entre l'errance du héros d'Eugène Sue et l'exil de Caïn, mais le romancier actualise la situation initiale à travers l'histoire d'une fratrie et d'un héritage perdu, au fil des rebondissements et coups de théâtre liés au genre littéraire du feuilleton. L'accent n'est plus mis tant sur la descendance effective de Caïn (évoquée dans la Bible) que sur la possibilité d'une réapparition, à travers lui, du lien de fraternité. Le roman feuilleton opère ainsi une dilution du mythe.

Mais le XIX^e siècle n'ignore pas l'origine du crime, quitte à le réinterpréter. Le sculpteur Léon Moynet (1818-1892) réalise, en 1860, deux bas-reliefs, l'un intitulé *Le Sacrifice de Caïn et Abel*, l'autre *Le Sacrifice*

⁸ Et le distique : « Race de Caïn, sur les routes / Traîne ta famille aux abois » inspirera le grand tableau de Fernand Cormon, *Caïn* (1880), aujourd'hui au musée d'Orsay à Paris.

d'Abraham. Le parallèle est clair à la réserve près qu'en Gn 4, il n'est pas question d'un sacrifice (le mot n'apparaît pas dans le texte biblique) mais d'une offrande. Jean-Luc LIEZ replace les deux œuvres dans la longue tradition artistique de la région champenoise ce qui lui permet d'aborder également les représentations de la scène sur les vitraux réalisées par les maîtres-verriers et sculpteurs du Moyen Âge et de la Renaissance.

Pour traiter de la période moderne, nous quittons les frontières de la littérature française. Catherine d'HUMIERES rapproche deux romans, *Abel Sánchez* (1917) de l'Espagnol Miguel de Unanuno et *Il pane di Abele* (2009) de l'Italien Salvatore Niffoi. Le parallèle peut surprendre mais, au-delà des différences narratives et des contextes de rédaction assez éloignés, ces deux textes, directement inspirés de Caïn et Abel, reflètent les préoccupations de leur époque et s'interrogent, chacun de leur côté, sur l'apport du progrès dans la vie des hommes pour acquérir une valeur universelle.

Puis, Anna ŻURAWSKA nous emmène au-delà de l'Atlantique avec trois romans contemporains, *L'Œil de Marquise* (2009) de la québécoise Monique LaRue et le diptyque *Chacal, mon frère* (2010) et *L'Ombre de Chacal* (2016) de l'acadien Garcia Couturier. Leur intrigue respective montre combien les figures des deux frères ennemis ne manquent pas de pertinence dans le Canada d'aujourd'hui et servent à illustrer des tensions destructrices et des conflits politiques (le conflit entre les partisans et les adversaires de l'indépendance du Québec), sociaux (le multiculturalisme), ou intimes et personnels (les relations entre les individus d'une même famille). Les deux écrivaines cherchent à dépasser l'antagonisme habituel jusqu'à délivrer une vision que l'on peut juger optimiste du vivre ensemble dans la société moderne.

Notre volume se referme sur la littérature africaine francophone. Laurence OLIVIER-MESSONNIER nous entraîne sur les traces de l'auteur « congolais », comme il se désigne lui-même, Alain Mabanckou. Ses romans à l'intrigue complexe offrent une nouvelle lecture du fratricide de Caïn par des déclinaisons sociologiques, familiales et psychologiques liées aux traditions vaudou. *Les Petits-fils nègres de Vercingétorix* relatent les luttes fratricides entre ethnies congolaises, *Mémoires de Porc-épic* renoue avec la tradition du double meurtrier et du conflit gémellaire tandis que *Demain j'aurai vingt ans* renvoie au questionnement du jeune Michel qui se sent coupable de la mort de sa sœur. Ces résurgences du mythe biblique sont autant de paliers d'accès « à une palingénésie créatrice d'une nouvelle conception de l'altérité ».

Comme le constate Véronique Léonard-Roques, le XX^e siècle est marqué par « un refus du manichéisme traditionnel »⁹. Les silences du rédacteur biblique et les pierres d'achoppement, pour reprendre une expression origénienne, qui jalonnent la péricope ont nourri les approches. L'imaginaire littéraire s'engouffre dans les interstices que lui offre le texte, fût-il sacré.

Ces douze études n'épuiseront pas le sujet. Le mythe de Caïn et Abel reste vivace et offre des prolongements parfois inattendus. En Syrie, sur le mont Qasyum, à l'ouest de Damas, près du village de Souk Wadi Barada, une mosquée abrite une tombe de neuf mètres de longueur attribuée à Abel (fig. 2-4). Même si l'appellation repose sur une confusion étymologique entre Habîl, nom arabe du personnage biblique, et l'antique Abila de Lysanias, il est remarquable que la tradition populaire, entretenue par les musulmans et les

⁹ Véronique Léonard-Roques, *Caïn et Abel, Rivalité et responsabilité*, Monaco, éditions du Rocher, 2007, p. 129.

druzes, ait accordé une sépulture au fils cadet d'Adam et Ève¹⁰. Quant à Caïn, il aurait été le fondateur de la ville de Kaboul, en Afghanistan, si l'on en croit le récit de l'écrivain-voyageur Nicolas Bouvier...¹¹

Jean-Marc Vercruysse

Fig. 1 – *Caïn et Abel*, ivoire provenant de la cathédrale de Salerne, vers 1084, 10,9 x 22,1 cm © Réunion des Musées Nationaux

Fig. 2 à 4 – Syrie, Jabal Hâbil, tombeau présumé d'Abel © Maya Hadeh

¹⁰ Je remercie Maya Hadeh, de l'université de Damas, de nous avoir transmis ce témoignage et ces photos. Le nom des deux fils d'Adam n'est pas donné dans le Coran (V, 27-30) ; il vient de la tradition.

¹¹ Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Paris, La Découverte, 2015 (1985), p. 357.